



Denis de Rougemont (1933–1972) Les Nouvelles littéraires, *articles* (1933–1972) Les prophètes de la décadence (24 septembre 1970) (1970)¹

Où sont les candidats à la relève ? 2

Le xx^e siècle a vu *la* civilisation — qui ne saurait être que la nôtre, quand on en parle au singulier — étendre à toute la terre ses bienfaits, ses méfaits, ses produits, rarement ses valeurs, et toujours ses vulgarités.

Mais en même temps, le xx^e siècle a vu se multiplier les prophètes de la décadence européenne : et ils sont tous, ou presque tous, Européens. Loin de s'émerveiller du fait que le génie européen rayonne sur le monde entier, ils préfèrent nous parler de notre éclipse.

Au lendemain de la Première Guerre mondiale déclenchée par l'Europe, en 1919, Paul Valéry écrivait cette phrase célèbre :

Nous autres civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles.

Et il ajoutait :

Elam, Ninive, Babylone étaient de beaux noms vagues, et la ruine totale de ces mondes avait aussi peu de signification pour nous que leur existence même. Mais *France, Angleterre, Russie*, ce seraient aussi de beaux noms. *Lusitania* aussi est un beau nom. Et nous voyons maintenant que l'abîme de l'Histoire est assez grand pour tout le monde. Nous sentons qu'une civilisation a la même fragilité qu'une vie. Les circonstances qui envraient les œuvres de Keats et celles de Baudelaire rejoindraient les œuvres de Ménandre ne sont plus du tout inconcevables : elles sont dans les journaux.

L'écho de cette page fut immense et je sais peu de phrases plus fréquemment citées que celle qui annonce en somme que toutes les civilisations étant mortelles, la nôtre aussi pourrait périr, va donc probablement périr. Pour émouvante qu'elle soit, elle exprime, à mon sens, l'une des erreurs les plus célèbres de l'époque. Mais comment expliquer son succès ?

Observons tout d'abord qu'elle résume et condense une assez longue tradition de pessimisme européen. Dès 1971, Volney, méditant sur la mort des civilisations, citait à peu près les mêmes noms pour illustrer le même argument que Valéry :

Que sont devenues tant de brillantes créations de la main de l'homme ? Où sont-ils, ces remparts de *Ninive*, ces murs de *Babylone*, ces palais de *Persépolis* ?... Hélas, j'ai visité les lieux qui furent le théâtre de tant de splendeur, et je n'ai vu qu'abandon et que solitude... Qui sait si sur les rivages de la *Seine*, de la *Tamise* ou du *Zuydersee*... qui sait si un voyageur comme moi ne s'assiéra pas un jour sur de muettes ruines, et ne pleurera pas solitaire sur la cendre des peuples et la mémoire de leur grandeur ?

Une trentaine d'années plus tard, Hegel introduisait l'idée que chaque peuple est « un individu dans la marche de l'histoire » et qu'il obéit donc, comme tout individu, à une loi de croissance, d'épanouissement et de déclin fatal. Hegel pensait d'ailleurs que la civilisation européenne marquait l'aboutissement suprême de l'Histoire. Mais si l'on appliquait sa dialectique aux civilisations, on en venait à penser que chacune d'elles devait fatalement

décliner et mourir après une période d'apogée — la nôtre aussi. Aux débuts du xx^e siècle, Spengler va plus loin ; il est convaincu que toute culture est un organisme et correspond morphologiquement à un individu, animal ou végétal. Il en résulte inexorablement que toute culture est mortelle, et l'on rejoint la phrase de Valéry. Enfin, dans un effort tout à fait admirable pour embrasser l'ensemble des cultures connues, Toynbee croit pouvoir établir empiriquement, par l'examen comparatif des vingt et une civilisations qui auraient existé jusqu'ici, les lois complexes, mais constantes, de leur genèse, de leur croissance et de leur dissolution inévitable.

Ces historiens et philosophes, armés d'une vaste érudition, ont d'autant moins de peine à nous convaincre que, d'une part, ils rejoignent, par leurs conclusions, notre angoisse quant à l'état présent de l'Europe dans le monde, et que, d'autre part, les plus grands esprits du siècle précédent n'ont cessé d'annoncer les catastrophes qui ont fondu de nos jours sur l'Europe : de Kierkegaard à Nietzsche et à Dostoïevski, de Tocqueville à Jacob Burckhardt et de Donoso Cortés à Georges Sorel, tous ont décrit depuis cent ans les motifs de craindre le pire pour notre civilisation. Or voici que leurs prédictions semblent confirmées par les faits.

Au cours des années qui suivent la Première Guerre mondiale, les dictatures prévues par Burckhardt et Sorel s'instaurent en Russie, en Turquie, en Italie et en Allemagne, puis en Espagne. Les nationalismes et les racismes, dénoncés d'avance par Nietzsche, prolifèrent sur les ruines de l'Empire austro-hongrois. Et bientôt cette Europe occupée à se déchirer à belles dents va se laisser arracher l'une après l'autre ses conquêtes coloniales et ses protectorats. Elle ne voit pas encore, mais elle pressent déjà la perte de sa longue royauté mondiale. Déjà le communisme lui dispute, non seulement en Asie et en Afrique, mais aux yeux d'une partie de sa propre jeunesse, son rôle de porteur du « flambeau de la civilisation ». La Seconde Guerre mondiale, née de cette crise interne, va précipiter l'écroulement de l'hégémonie politique de l'Europe, et même le rendre, à vues humaines, définitif. Au surplus, les nouveaux empires et les peuples émancipés proclament déjà leur volonté de retourner contre nous nos propres armes, tant sociales et morales que matérielles...

Que faudrait-il de plus, pour qu'on ait le droit de parler d'une éclipse ou d'une mort prévisible de notre civilisation ?

Avant de répondre, formulons deux remarques dictées par une élémentaire prudence historique.

Primo, l'hégémonie politique n'est pas toujours et nécessairement liée à la vitalité d'une civilisation. L'une peut exister sans l'autre. L'une peut être perdue sans que l'autre soit ruinée du même coup. Tchingis-Khan eut

1. <https://unige.ch/rougemont/articles/nlit/19700924>

l'hégémonie sans la civilisation, tandis que l'Europe du Moyen Âge eut une civilisation sans hégémonie.

Secundo, il n'est pas du tout certain que les précédents historiques soient applicables dans notre situation, ni que la courbe croissance-grandeur-décadence soit la même pour toutes les cultures dans tous les temps.

Les prophètes de la décadence de l'Occident, Spengler, Valéry et Toynbee, se fondaient sur le précédent de civilisations antiques aujourd'hui « disparues », et particulièrement sur l'exemple le mieux connu des Européens, celui de la chute de Rome, qui est censée avoir entraîné la disparition de la civilisation gréco-romaine dans la partie occidentale de l'Empire. L'exemple est-il valable pour l'Europe ? La civilisation européenne est-elle une civilisation comme les autres ? Son destin peut-il être prédit par extrapolation des exemples antiques ?

Il se pourrait, bien au contraire, que notre culture présente des caractères nouveaux, qui déterminent un destin non comparable, et même tout à fait différent à partir d'un certain moment, d'un certain seuil...

Les civilisations antiques de l'Égypte des Pharaons, de Sumer, de l'Inde védantique ou des Mayas, fondaient leur unité originelle sur un principe formateur unique, le Sacré. Les civilisations totalitaires d'aujourd'hui, URSS ou Chine de Mao, tiennent leur unité d'une doctrine uniforme, imposée à tous par l'État. Comparée à ces deux groupes de cultures homogènes, uniformes et sacrées, la culture de l'Europe nous apparaît immédiatement comme à la fois *pluraliste* et *profane*.

À cause de ses origines multiples, à cause des valeurs souvent contradictoires ou incompatibles qu'elle en a héritées, la civilisation européenne s'est trouvée fondée sur une culture de dialogue et de contestation. Elle n'a jamais pu, et surtout, elle n'a jamais voulu, se laisser ordonner à une seule doctrine qui eût régi à la fois ses instructions, sa religion, sa philosophie, sa morale, son économie et ses arts. On a beau citer le Moyen Âge comme une période bénie d'unité des esprits et des cœurs, telle que l'a décrite Novalis : nous savons aujourd'hui qu'il n'en fut rien, et que les conflits qui déchirèrent le Moyen Âge ne furent pas moins violents que ceux que nous vivons. L'unité de notre culture et de la civilisation créée par cette culture n'a jamais été autre chose qu'une unité paradoxale consistant dans la seule volonté commune à tous de refuser l'uniformité.

Où sont les candidats à la relève ?

Aux prophètes de la décadence européenne, j'opposerai trois raisons majeures d'espérer, c'est-à-dire d'agir pour l'Europe.

Première raison : *La civilisation européenne est la seule qui soit effectivement devenue universelle.*

Bien d'autres avaient cru cela d'elles-mêmes, avant la nôtre. Elles se trompaient, mais cette erreur ne saurait plus être commise, à présent que la terre entière est explorée dans ses derniers recoins. Alexandre le Grand et les empereurs chinois s'imaginèrent qu'ils dominaient le

monde entier ; c'était moins orgueilleux que naïf, car chacun ignorait que l'autre existât. L'agence Cook suffirait aujourd'hui pour les mettre à l'abri de ce genre d'illusion. Nous, les Européens du xx^e siècle, nous savons bien que nous ne dominons plus politiquement, mais nous savons aussi que toutes les villes nouvelles en Asie et en Afrique imitent nos villes modernes, leurs procédés de construction, leurs rues, leurs places, et leurs mairies, leurs hôpitaux et leurs écoles, et leurs hôtels et leurs journaux, et même leurs embarras de circulation. Nous savons bien que tous les pays neufs imitent nos parlements, partis et syndicats, et même parfois nos dictatures. Et nous savons que ce mouvement d'imitation s'opère à sens unique et n'est plus réversible.

Mais comment expliquer ce phénomène sans précédent dans toute l'Histoire ?

Nous avons vu que la civilisation européenne, née de la confluence des sources les plus diverses, se distinguait par là de toutes les autres, monolithiques et homogènes. Voilà pourquoi elle s'est trouvée la seule qui fût assez complexe et multiforme pour pouvoir, sinon satisfaire, du moins séduire tous les peuples du monde.

Nous avons vu aussi que l'Europe envoie dans le monde plus de machines et d'assistants techniques que de livres et de missionnaires. Elle s'est laïcisée, ou sécularisée, et détachée du christianisme qui contribua de tant de manières à la former. Par là même — et c'est bien son drame, en même temps que la condition de son « succès » le plus visible — elle s'est rendue plus transportable, plus acceptable et imitable qu'aucune autre.

Mais il faut voir enfin que cette civilisation n'a pu devenir universelle qu'en vertu de quelque chose de très fondamental qui l'y prédisposait dès l'origine : j'entends la croyance chrétienne en la valeur égale de tout homme devant Dieu, quelle que soit sa nation, sa couleur ou sa race. L'Égypte ancienne ne croyait rien de tel. Le mot *homme* y était synonyme d'habitant de la vallée et du delta du Nil, il y avait un mot différent pour désigner les habitants des terres voisines, à mi-chemin entre l'animal et l'Égyptien. (Dans le même style, Bismarck définit le Bavarois comme « cet être intermédiaire entre l'Autrichien et l'homme ».) Pour les Grecs et les Chinois également, il existait deux espèces différentes de bipèdes verticaux ; les Grecs ou les Chinois, d'une part, et les barbares, c'est-à-dire tous les autres, qui n'étaient pas vraiment et complètement humains. Ces très hautes civilisations devaient donc nécessairement demeurer régionales et décliner dans les limites de leur empire. En revanche, la conception chrétienne exprimée par saint Paul (« Il n'y a plus ni Juifs ni Grecs, ni esclaves ni hommes libres, ni hommes ni femmes, car vous êtes tous fils de Dieu, vous êtes tous un en Jésus-Christ. »), cette conception devait seule permettre à ceux qu'elle formerait intimement de considérer *tous* les hommes comme dignes et capables, un jour ou l'autre, de participer pleinement à l'effort civilisateur.

Maintenant que c'est fait ou en train de se faire, et que voilà franchi le « seuil mondial », comment imaginer que la civilisation diffusée par l'Europe à tous les peuples puisse s'éclipser ou disparaître, sans entraîner le genre humain dans son désastre ?

Deuxième raison : *La civilisation européenne a créé les conditions techniques de sa conservation et de sa transmission aux âges futurs, en même temps qu'elle redécouvrait et faisait revivre des cultures disparues ou en voie d'extinction.*

Valéry nous disait que « les circonstances qui enverraient les œuvres de Keats et celles de Baudelaire rejoindre les œuvres de Ménandre ne sont plus du tout inconcevables : elles sont dans les journaux ». Depuis lors, on a retrouvé — et même joué — plusieurs comédies de Ménandre. Quant aux œuvres de Keats et de Baudelaire, et de Paul Valéry lui-même, reproduites dans le monde entier, enregistrées sur bandes et sur microsillons, elles sont en mesure de résister au temps beaucoup mieux que les fresques de Lascaux, les statues grecques et les temples des Pharaons menacés par les eaux d'un barrage.

La mortalité des civilisations nous apparaît donc très variable. Certes, plusieurs ont disparu sans nous laisser d'autre héritage actif que celui de leurs œuvres d'art : ainsi celle des Aurignaciens, ou plus près de nous celle des Hittites, plus près encore celles des Mayas et des Aztèques. Mais les civilisations anciennes de l'Égypte et du Proche-Orient, prolongées par la grecque et la romaine, dont l'essentiel vit dans la nôtre, sont-elles vraiment mortes ? Leurs conquêtes ont été préservées par le musée et le laboratoire européens, pour être diffusées de nos jours sur toute la terre. Il s'en faut de beaucoup que leurs rivales asiatiques, qu'on dit plus raffinées, aient connu pareille fortune. Ce sont les lois de Minos, de Dracon et de Solon, venues de la Crète et de l'Égypte ancienne par la Grèce, ce sont le Décalogue et les Béatitudes, c'est enfin le code de Justinien, d'où dérivent l'*Habeas Corpus* et la Déclaration des droits de l'homme, qui définissent aujourd'hui, pour tous les peuples du Tiers Monde à peine moins que pour ceux de l'OTAN, la dignité de la personne humaine et les fondements de tout progrès social ; et non pas le système des castes, ni le mandarinat, ni le Bushido. On peut le regretter, mais on doit le constater.

Roger Caillois a écrit non sans drôlerie à propos de la fameuse phrase de Valéry : « Si les civilisations mouraient tout à fait, Valéry ne pourrait pas le dire, car il n'en saurait rien. » Et il propose de corriger comme suit le passage que j'ai cité : « Nous autres civilisations, nous avons depuis peu la certitude que nous ne mourrons jamais entièrement et que nos cendres sont fécondes. Le temps est passé où les civilisations étaient mortelles. »

J'ajouterai cette simple remarque : si tant de civilisations qu'on croyait endormies sont tirées de l'oubli au ^{xx}e siècle, si tant d'écoles antiques de sagesse et de mystiques voient leurs livres sacrés publiés de nos jours et retrouvent partout des fidèles, c'est par le fait des ethnographes, archéologues et philosophes de l'Europe, qui poursuivent l'inventaire mondial initié à la Renaissance par nos découvreurs de l'espace et du temps de l'humanité.

Troisième raison : *On ne voit pas de candidats sérieux à la relève d'une civilisation devenue mondiale.*

Nous connaissons les circonstances de la chute de celles qui nous ont précédées : c'était parfois une catas-

trophe naturelle, comme la dernière période glaciaire ou le dessèchement du Sahara, affectant la région entière où avait fleuri une civilisation déterminée. Et les autres n'en savaient rien. Mais ce fut plus souvent l'agression d'une civilisation rivale, plus primitive et plus brutale, Doriens détrônant la Crète, Germains investissant la Gaule et l'Ibérie romaines, ou les quelques centaines d'Espagnols s'emparant de l'empire des Aztèques. Il s'agissait dans tous ces cas de civilisations locales, entourées de « barbares » mal connus. Les candidats à la relève étaient nombreux. En est-il un seul aujourd'hui qui réclame l'oblitération ou simplement la reprise des charges de notre civilisation, avec quelques chances de succès ?

Les États-Unis ? dira-t-on. Mais ils sont nés de la substance même de l'Europe, et je les vois s'eupéaniser par la culture plus profondément que l'Europe ne s'américanise par le costume et le décor urbain. L'URSS ? Mais qu'apporte-t-elle de nouveau ? Est-elle une autre civilisation ? Lénine disait de sa Révolution : « C'est le marxisme plus l'électricité. » Or, le marxisme n'est pas un apport soviétique, ce n'est pas Popov qui l'a inventé, mais bien un Juif allemand, dont le père était devenu protestant, et qui rédigeait au British Muséum, pour le *Herald Tribune* de New York, des articles qui le faisaient vivre et qui forment une partie du *Kapital*. Le marxisme est né en Europe et de l'Europe, au carrefour d'un débat séculaire entre la théologie et la philosophie, au moment où se constituaient la sociologie et la technique, l'industrie, la grande presse, l'école obligatoire, la conscription universelle et les nationalismes qui en vivent. On ne saurait imaginer complexe de forces spirituelles, morales et matérielles plus spécifiquement européen. Quant à l'électricité, dont parlait Lénine, elle symbolise l'industrialisation. En électrifiant le pays, le communisme a renouvelé l'entreprise de Pierre le Grand : il a pour la seconde fois eupéanisé la Russie. Et c'est l'URSS à son tour qui s'est chargée d'aider la Chine à liquider la civilisation des mandarins, c'est l'URSS qui a introduit dans l'Empire emmuré ce nouveau cheval de Troie occidental : la technique, et tout ce qu'elle entraîne dans les mœurs et les modes de penser d'une nation. Le fameux « bon en avant » de la Chine n'a guère été qu'un bond vers l'industrie et vers le socialisme, inventés par l'Europe et parties intégrantes de sa culture. Quant à l'Afrique, observons simplement que son émancipation actuelle ne consiste nullement dans l'avènement d'une civilisation originale, ou de quelque néo-tribalisme, mais au contraire dans l'adoption bien trop rapide des formes de vie politique, sociale et économique, élaborées par l'Europe moderne. Résumons cela : je vois l'Asie du Sud, sous-développée, courir après l'exemple de la Chine, qui essaie d'imiter la Russie, laquelle veut rejoindre l'Amérique, qui est une invention de l'Europe...